



HAL
open science

Religion et imaginaire technologique en Occident : continuité et rupture

David Pucheu

► **To cite this version:**

David Pucheu. Religion et imaginaire technologique en Occident : continuité et rupture. Imaginaire(s) des technologies d'information et de communication, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2009. hal-02459609

HAL Id: hal-02459609

<https://hal.science/hal-02459609>

Submitted on 29 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Collections électroniques des Éditions de la Maison des sciences de l'homme

David Pucheu

Religion et imaginaire technologique en Occident : continuité et rupture

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

David Pucheu, « Religion et imaginaire technologique en Occident : continuité et rupture », in *Iminaire(s) des technologies d'information et de communication*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme (« praTICs »), 2009 [En ligne], mis en ligne le 09 mai 2012, consulté le 10 octobre 2012. URL : <http://editionsmsh.revues.org/108>

Éditeur : Éditions de la Maison des sciences de l'homme
<http://editionsmsh.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://editionsmsh.revues.org/108>

Ce document PDF a été généré par la revue.

© Éditions de la MSH

Religion et imaginaire technologique en Occident : continuité et rupture

Le symbolique religieux travesti dans l'appréhension des imaginaires technologiques

« Ce n'est pas un rêve fantaisiste, mais une leçon de notre foi, que nous interprétons comme la promesse d'une civilisation universelle et de la vertu universelle. L'ère de paix et de conciliation est-elle une vision qui jamais ne se réalisera ? Le royaume des Cieux, embrassant et sanctifiant les différentes communautés humaines ; est-ce une simple figure de style ? Je me fie à Dieu pour dire que non. Le monde sera sauvé de l'asservissement et de la corruption. »

Ezra Gannet, 1858, « The Atlantic Telegraph ».

La recherche commune d'un nouvel ordre

À parcourir les nombreuses recherches qui ont tenté de qualifier l'imaginaire qui se déploie autour des technologies, les expectatives suscitées par les virtualités (le caractère de ce qui est uniquement en puissance) des objets techniques semblent souvent revêtir des habits religieux. Mais cette mobilisation du symbolisme religieux est problématique à plusieurs égards. Si les récits qui se construisent en Occident autour du « progrès technologique » semblent, dès le XVIII^e siècle, s'apparenter à une véritable sotériologie (un discours sur le salut), on est en droit de se demander, en suivant Albert Piette (1990), si le principe selon lequel une même fonction peut être remplie par plusieurs phénomènes différents, autorise à dénommer « *religieux* » tout ce qui remplit dans d'autres contextes les fonctions du système religieux au sens conventionnel du terme.

Le symbolisme religieux apparaît en effet le plus souvent mobilisé sous un angle analogique : l'imaginaire technoscientifique semblerait,

comme l'imaginaire religieux autrefois, imposer un ordre symbolique délimitant les champs du savoir et les conditions de possibilité de l'humanité. Les technologies de la communication, au centre de ces discours, assureraient, comme dans l'idéologie saint-simonienne des réseaux, le rôle de «méta lien social» autrefois opéré par la communion ecclésiastique (Musso 2006), elles porteraient en elles une véritable promesse de rédemption (Mattelart 1999-2000).

Ce renversement, opéré grossièrement au tournant du XVIII^e siècle, où l'imaginaire technologique semble progressivement empiéter sur le terrain réservé des religions (le salut et la rédemption), a rarement été interrogé au-delà de la simple constatation. Il pose pourtant une question de taille : s'agit-il d'une simple analogie fonctionnelle ou d'une reconfiguration du symbolisme religieux ? Ce renversement constitue-t-il une rupture à proprement parler ou s'inscrit-il, *a contrario*, dans une continuité logique liée à l'interaction du symbolisme religieux et des découvertes et évolutions du savoir technoscientifique ?

Si Musso et Mattelart, notamment, insistent sur les aspects mimétiques de l'imaginaire technologique et du symbolisme religieux, d'autres observateurs ont récemment insisté sur les liens que pouvaient entretenir la théologie judéo-chrétienne et la naissance de l'imaginaire technologique occidental. David Noble (1999) a par exemple montré les liens forts qui unissaient une certaine histoire du salut occidental et l'imaginaire technologique en analysant l'évolution des discours eschatologiques (discours ou théorie sur les fins ultimes) au sein des ordres monastiques puis chez les réformistes. Ces discours, comme ceux du moine franciscain Roger Bacon ou, bien plus tard, de son homonyme anglican Francis Bacon, ont participé à inscrire le progrès technologique dans une téléologie de la Création (au sens biblique du terme) ultimement rédemptrice – la poursuite, en d'autres termes, d'un paradis terrestre où l'homme renouerait avec la domination adamique sur la Création grâce aux technologies.

À regarder de près, il n'est pas inconsidéré de resituer l'émergence de ces imaginaires dans les matrices religio-culturelles qui les ont vus naître. Des notions aussi ambivalentes que celles de «messianisme», «rédemption», «millénarisme» abondamment utilisées dans ces recherches, si elles constituent un fonds commun aux cultures judéo-chrétiennes, n'en ont pas moins des résonances fondamentalement différentes en fonction des contextes sociohistoriques dans lesquels elles se sont déployées puis «sécularisées».

Technologie et millénarisme

Si l'on associe traditionnellement en Occident la naissance du scientisme à la chute des religions au sens conventionnel du terme, certains observateurs allant même jusqu'à identifier le scientisme à une véritable « religion de substitution », une telle assertion opacifie toute la complexité des transactions qui ont eu cours entre le christianisme et l'imaginaire technoscientifique.

Il s'avère en partie vrai que, dans les pays d'obédience catholique, la dépréciation du millénarisme, en d'autres termes d'un paradis à attendre dans le cours de l'histoire temporelle des hommes, a d'une certaine manière rendu nécessaire l'émancipation des discours sur le « salut technologique » de leur matrice théologique. D'autant plus que la technologie apparaissait, en miroir de la doctrine augustinienne fixée par l'Église catholique, comme une activité subalterne liée à la chute de l'homme. L'Église était dépositaire du salut de l'humanité qu'elle, et elle seule, pouvait assumer. Si bien que les hommes ne pouvaient pas aspirer à autre chose qu'au salut céleste par l'intermédiaire exclusif de l'Église rédemptrice.

En fait, c'est une sorte de millénarisme « laïque » qui a continué d'exercer une influence axiologique sur les termes du progrès technologique tout en perdant son essence chrétienne : « une avancée vers le mieux, la représentation d'un temps créateur et non cyclique [...] conduisant à la félicité terrestre » (Delumeau 1995 : 311). On le retrouve de façon évidente dans la « religion industrielle » de Saint-Simon, le catéchisme positiviste d'Auguste Comte et sa loi des trois états calquée sur le scénario millénariste de Joachim de Flore. C'est plus largement l'ensemble des philosophies de l'histoire européennes qui semblent avoir été profondément influencées par ce modèle axiologique (*Ibid.* : 311-327).

Pendant, dans les pays conquis au principe de la Réforme, le millénarisme a connu une destinée autre qu'en terre catholique. La Réforme du salut judéo-chrétien impulsée par Luther n'a pas laïcisé le millénarisme : elle a plutôt eu tendance à le séculariser, c'est-à-dire à lui fournir une orientation temporelle décisive à l'intérieur des religions elles-mêmes – là où l'incompatibilité entre les visées intramondaines du millénarisme chrétien et celle de l'Église catholique, par exemple, l'ont condamné à sortir de son ancrage religieux.

Les espoirs suscités par les découvertes scientifiques et techniques ont ainsi très vite pu s'inscrire à l'intérieur de la téléologie protestante : les découvertes de la vapeur et de l'électricité, notamment, seront identifiées

comme des pouvoirs que Dieu a mis entre les mains de l'homme pour réaliser les prophéties bibliques. Et c'est là une différence cruciale entre catholicisme et protestantisme (une différence que la rationalité calviniste accentuera) : l'homme n'est pas simplement une créature condamnée sur Terre à l'expiation et à l'attente d'un salut céleste par l'unique intermédiation de l'Église ; il est « l'instrument de la puissance divine » et participe activement à l'érection du Royaume de Dieu sur Terre (le *Millénium*). La valorisation religieuse du travail opérée par les réformistes, analysée dans les écrits de Weber comme une des sources (et non l'unique source) fondamentales du capitalisme occidental, renvoie d'ailleurs *de facto* à une valorisation religieuse de l'activité qui le prolonge : la technique.

C'est en Angleterre, terre d'exil des calvinistes persécutés en Europe continentale par les mouvements de contre-réforme, que va s'épanouir avec le plus d'évidence cette sorte de syncrétisme religio-technologique. Les mouvements dissidents de l'Église anglicane – les « *latitudinaires* » (mouvements libéraux, partisans d'une religion naturelle, panthéistes, déistes, unitariens...) ; et aussi les puritains – identifieront clairement les avancées du savoir technoscientifique au recouvrement progressif de l'unité de l'homme et de la création annonçant la venue du Millénium (les mille ans de bonheur terrestre annoncés par les prophéties). L'université d'Oxford puis, plus tard, la prestigieuse Royal Society de Londres (qui sera aussi la matrice de la franc-maçonnerie spéculative) furent le théâtre d'intenses transactions entre les écritures saintes et le savoir technoscientifique, dont l'emblème est le père de la philosophie expérimentale : Francis Bacon.

Les Anglo-Saxons n'avaient pas besoin, comme en terre catholique, d'un millénarisme laïcisé, voire athée, pour interpréter les progrès technoscientifiques. L'esprit messianique qui animait l'Angleterre du XVII^e et du XVIII^e siècles pouvait explicitement s'exprimer dans la sphère des sciences et des techniques dans la mesure où celle-ci pouvait répondre à l'impératif typiquement puritain de parachever rationnellement la société.

Même si ces mouvements et leurs espoirs survivent en Angleterre grâce à la tolérance relative de l'Église anglicane, ils devront pourtant se résigner à abandonner leur espoir de la réformer et à n'exercer, dans son ombre, qu'une influence souterraine. Il sera en effet impossible pour un *dissenter* d'exercer des fonctions politiques. Cela, en revanche, accentuera singulièrement l'intérêt déjà prononcé chez les puritains et les latitudinaires pour le commerce et l'industrie.

C'est aux États-Unis, où les premiers immigrants et les élites à la tête de la création nationale étaient pour la plupart issus de ces mou-

vements (puritains, déistes, unitariens, francs-maçons), que cet ethos religio-technologique britannique va connaître une destinée sans pareille. Les conditions d'établissement des colons britanniques dans le Nouveau Monde, associées à la mentalité praticienne et technologique de ces *dissenters*, ont transposé l'utopie et l'espérance religieuse dans la réalité : l'érection d'une « Nouvelle Terre millénaire », d'une « Nouvelle Terre mécanisée » pour reprendre l'expression de Cecilia Tichi, principalement articulée autour du déploiement des technologies de communication.

Pour comprendre les prolongements du millénarisme technologique britannique sous les latitudes du Nouveau Monde, il ne suffit pas d'évoquer une continuité avec la mentalité métropolitaine : c'est l'interaction de cet univers symbolique avec les conditions d'établissement de la nouvelle nation qu'il s'agit d'interroger.

Technologie et religion aux États-Unis

Le récit cosmogonique américain

À la différence des vieilles nations, le développement technologique de la communication instrumentale aux États-Unis – de l'aménagement du territoire (les routes et les canaux) au déploiement des réseaux techniques de la communication (les réseaux ferrés et télégraphiques) – s'est confondu littéralement avec la création nationale, tant sur un plan matériel que symbolique. Les technologies de communication y précédèrent la société américaine elle-même, qui ne stabilisa ses frontières qu'en 1890, après presque un siècle d'expansionnisme territorial et démographique.

Les technologies de communication occupèrent ainsi une place centrale dans la révolution industrielle américaine, révolution que certains historiens n'hésitèrent pas à qualifier de « seconde déclaration d'indépendance » (Hugues 2004). Dans ce pays à l'échelle d'un continent, encore vierge de toute infrastructure, l'aménagement du territoire et la mise en œuvre des premiers réseaux artificiels furent les conditions préalables, non seulement à l'autonomie économique des États-Unis mais également à la structuration d'un espace sociopolitique encore inexistant. Le concept de réseau (*network*) s'est ainsi trouvé dès le départ, et de façon beaucoup plus explicite que dans la pensée saint-simonienne, au centre des discours prophétiques sur les vertus des technologies. La mise en œuvre des réseaux procédait en effet de la volonté explicite des colons

de révolutionner les conditions d'exercice de la vie sociale et politique de leur patrie d'origine : elle matérialisait un espoir commun de renverser les rapports de pouvoir qui présidaient à l'ordre sociopolitique des vieilles nations.

Les technologies de communication, mues par les deux sources d'énergie qui fondèrent la dynamique de la révolution industrielle (la vapeur et l'électricité), furent même identifiées, au milieu du XIX^e siècle, aux « forces séminales » (Miller 1965 : 263) ayant donné naissance à la nouvelle nation. C'est ce récit cosmogonique produit par la société américaine sur elle-même qui a en grande partie façonné l'imaginaire national et qui explique l'importance cruciale des TIC (Technologies de l'Information et de la Communication) dans le montage symbolique états-unien.

Le célèbre orateur de l'ère jacksonienne, Daniel Webster, pouvait ainsi affirmer en 1851 lors de la célébration du jour de l'Indépendance que : « [...] L'application de la vapeur pour la locomotion ou l'industrie ; de l'électricité et du magnétisme pour la production mécanique du mouvement ; le télégraphe électrique, l'art de multiplier les gravures, l'introduction et l'amélioration chez nous [les Américains] de toutes ces inventions du vieux monde, sont les indications explicites du progrès de ce pays dans les arts utiles [*useful arts*]. Mais le réseau [*net-work*] de chemin de fer et des lignes télégraphiques par lequel ce pays est maillé [*reticulated*] n'a pas seulement développé ses ressources, il unit emphatiquement, dans ses lignes métalliques, toutes les parties de l'Union³. »

Charles Fraser, en cherchant à saisir « l'influence morale de la vapeur » en 1846 pouvait y voir se réifier le sens (la signification et la direction) de la constitution politique de la nouvelle nation : « Quelque chose était désirable pour donner un effet pratique à la prééminente théorie de notre gouvernement. Les philanthropes le regardent comme la dernière expérimentation de notre liberté rationnelle et s'impatientent [*trembled*] de ses résultats. Mais un agent était en notre possession pour emmener le tout dans une coopération harmonieuse, pour surmonter tous les obstacles, pour achever toute entreprise, pour liquider les préjugés et pour unir toutes les parties de notre territoire dans une rapide et amicale communication, et cet agent était la vapeur » (cité par Miller 1965 : 294).

Comme le suggérait Léo Marx, « les Américains ont évalué leur droit de naissance à partir des machines » (1968 : 204). Néanmoins derrière l'irrésistible idée d'un déterminisme technologique suscité dans l'imaginaire

3. Webster, Daniel. 1851. *Mr. Webster's address at the laying of the corner stone of the addition to the capitol: July 4th*. Washington: Gideon and co: 18.

par la force génératrice et civilisatrice des technologies de communication se dissimule toujours l'argument providentialiste qui fonde le nationalisme américain.

Le progrès technologique concomitant de la progression territoriale et symbolique des Américains à travers l'espace liminal et mythologique de la *frontier*⁴, transfigura la « mission providentielle » à laquelle ils pensaient avoir été assignés depuis les premiers établissements pour « renouveler le monde » dans le désert. La domestication du *wilderness* (le désert ou plus largement l'état de ce qui est sauvage), symbole d'un monde au degré zéro de la Création, constitua dès l'ère coloniale une dynamique fondamentale à l'entreprise technologique américaine. Le développement technologique fut ainsi assimilé dans le montage symbolique américain à une véritable « seconde Création » du monde (Nye 2003) consécutive à la Genèse biblique où « progrès de la Création divine » et « progrès technologique » ne faisaient qu'un vers le retour à la perfectibilité adamique (le Paradis perdu).

Le véritable recommencement de l'histoire de l'humanité pour lequel les Américains pensent avoir été choisis par Dieu lui-même en s'exilant – tels les Hébreux – dans le *wilderness* n'est pas sans rappeler l'épisode du déluge où Noé, par l'intermédiaire de Dieu, offrira à l'humanité une « seconde chance » : celle d'établir un « Nouvel ordre du monde » (Genèse 9 : 1-17) dans le désert. À nouveau, le pouvoir adamique semble rendu à l'homme : « Pour vous, soyez fécond, pullulez sur la terre et la dominez » (Genèse 9 : 7). Thomas Paine dans son célèbre pamphlet, *Le Sens commun*, qui joua un rôle central dans la diffusion des idées révolutionnaires américaines, affirmait ainsi : « Nous avons en notre pouvoir de commencer une nouvelle fois le monde. Une telle situation ne s'est pas présentée depuis les jours de Noé jusqu'à aujourd'hui » (1983 : 163). Ce sont précisément les technologies qui vont s'intégrer dans ce scénario millénariste qui anime encore l'Amérique qui nous est contemporaine.

Le « Grand Réveil » technologique américain

L'instigateur du premier Grand Réveil américain, Jonathan Edward, avait déjà participé à placer, avant même la Déclaration d'indépendance, les technologies de communication au centre du scénario millénariste américain. S'appuyant sur Isaïe, Edwards inscrivait la communication

4. La *frontier* ne désignant pas, comme en français une frontière géographique, mais plutôt une frontière symbolique à atteindre.

instrumentale au cœur de «l'éclatante résurrection de Jérusalem»: «Le monde entier sera uni en une seule et même aimable société. Toutes les nations, dans toutes les parties du monde, sur tous les hémisphères du globe, seront unies ensemble dans une parfaite harmonie. Toutes les parties de l'Église du Seigneur assisteront et pourvoient au bonheur spirituel des uns et des autres. Une communication sera établie entre toutes les parties du monde à cette fin ; et l'art de la navigation, qui est maintenant appliqué à la faveur de la cupidité et de l'orgueil des hommes, [...] consacra alors Dieu, et appliqué à l'usage Saint, comme nous pouvons le lire chez Isaïe : « À cette vue tu seras radieuse [Jérusalem] ton cœur sera gonflé d'émotions, car vers toi afflueront les trésors de la mer, les richesses des nations arriveront chez toi⁵. »

Le corps mystique du Christ – écrivait Edwards – «qui a grandi depuis les commencements depuis les premiers jours d'Adam, sera achevé lorsque chacun de ses membres complétera en nombre ses parties». Autrefois prétendument incarné par l'Église catholique («le corps mystique du Christ»), il semblait désormais pouvoir se réifier dans un organicisme réticulaire irradié à partir de la société américaine, qui constituait pour Edwards le point de départ du millénium.

«Le monde entier sera comme une seule et même église, une seule et même magnifique société ordonnée et régulée. Et, alors que le corps ne fera plus qu'un, les membres se trouveront dans une parfaite proportion les uns des autres. Alors nous pourrons vérifier avec le Psaume 122 : 3 : « Jérusalem est bâtie comme une ville où tout ensemble fait corps⁶. » Cette «démystification» du corps du Christ que l'Église catholique prétendait incarner sur terre n'implique pas, dans les mots d'Edwards, une déplaçabilisation des croyances religieuses, mais bien une reconfiguration du symbolisme religieux : sa transposition dans la foi au progrès technologique accompli par les Américains.

Les circonstances historiques dans lesquelles s'est déployée la révolution industrielle américaine vont amplifier de façon emphatique ce discours providentialiste sur la mise en œuvre d'une nouvelle société réticulaire appelée à éclairer le monde. Le milieu du XIX^e siècle, qui marque l'avancée des *settlers* vers l'Ouest, fut également traversé par un intense mouvement de revitalisation religieuse (le Second Réveil, qui a posé les bases de l'évangélisme américain contemporain). Technologie, évangé-

5. Edwards, Jonathan. 1855. "A History of the Work of Redemption, containing the outlines of a body of divinity". Boston: Presbyterian board of publication: 323.

6. Edwards, Jonathan. 1855. *Op. cit.* : 337.

lisme et expansionnisme « civilisationnel » semblaient converger dans une même téléologie millénariste animée par la providence divine.

Un révérend presbytérien pouvait par exemple affirmer lors de l'inauguration d'une ligne de chemin de fer : « D'un point de vue moral et religieux, aussi bien social que commercial, il y a quelque chose pour moi d'intéressant, de solennel et de grand dans l'ouverture de cette voie de communication [*thoroughfare*]. Il y a quelque chose de sublime à ce propos, indiquant non seulement la marche de l'esprit et d'une plus valeureuse société, mais aussi l'évolution vers un but divin, infini, éternel – connectant les révolutions sociales avec le progrès du Christianisme et l'avènement du règne du Christ⁷. »

L'argumentaire d'Asa Whitney, défendant la mise en œuvre de la première ligne transcontinentale américaine devant le Congrès, fournit une autre illustration éclairante de ce télescopage entre christianisme, technologie et civilisation : « L'union des États de l'Amérique du Nord – écrit-il en 1849 – dépend, bien plus que l'on ne se l'imagine, de ces grandes routes qui facilitent le libre et rapide échange du commerce et de l'information entre ses habitants. La civilisation et le christianisme suivent les grandes routes commerciales vers la frontière⁸. »

Il affirmait sur un ton prophétique que le train « unira et liera ensemble les Américains comme une seule et même famille, et le monde entier comme une seule et même nation, nous donnant le contrôle sur les autres nations, et les rendant toutes tributaires de nous⁹. »

En 1858, l'entreprise titanesque du câble atlantique (reliant le nouveau à l'ancien continent) avait déjà donné à l'imaginaire technologique américain une impulsion décisive en élargissant la *frontier* au-delà des limites du nouveau continent. On a vu clairement émerger dans les discours aussi bien des politiques, des religieux que des technologues, l'idée d'un véritable « conversionnisme technologique planétaire » correspondant à la transposition, au-delà des frontières états-uniennes, du « mouvement rédempteur occidental (*westward*) » qui avait animé la conquête de l'Ouest.

À l'occasion de cet accomplissement, quinze mille New-Yorkais se réunirent dans « l'une des plus grandes parades que la ville ait jamais

7. Aiken, Charles. 1852. "Moral view of Railroads", *Hunt's Merchant Magazine*, 26, 5: 579.

8. Whitney, Asa. 1849. "The Great Pacific Railroad", *The American Whig Review*, vol. 11, 30: 71.

9. Whitney, Asa. 1846. "Memorial of Asa Whitney Praying for a Grant of Land to Enable Him to Construct a Railroad from Lake Michigan to the Pacific Ocean", Washington: U.S. Government Printing Office.

connues» (Davis 1998 : 58). En parlant de cette nouvelle consécration technologique, un observateur du *Scientific American*¹⁰ pouvait écrire : «Notre pays tout entier, de sa circonférence jusqu'au centre, a été électrifié par le succès du déploiement du télégraphe atlantique – ce grand chemin de la pensée [*highway of thought*]». Un journal ira même jusqu'à affirmer que le câble atlantique devait être considéré «second seulement en importance» dans l'histoire de l'humanité «après la crucifixion» ! L'analogie était pertinente, écrit Erik Davis, dans le XIX^e siècle américain : «L'enthousiasme pour la religion et pour la technologie se nourrissait et s'amplifiait mutuellement» (1998 : 58).

Le révérend presbytérien Joseph Copp pouvait ainsi affirmer à l'occasion des festivités données à Chelsea cette fois : «En lui [le câble transatlantique] courent les mots vivants du Christ, avec la vitesse de l'éclair, la chaleur de l'amour et la certitude de la vérité, pour accomplir son travail salutaire sur tous les hémisphères du globe. C'est la réalisation de la prophétie – dans un sens significatif : «c'est la voix qui crie dans les étendues sauvages [*wilderness*] (des eaux) : Préparez une route pour le Seigneur, aplanissez dans le désert (de l'océan profond) un grand chemin [*a highway*] pour notre Dieu¹¹.»

Le pasteur William Sprague, dans sa congrégation d'Albany, ne tenait pas un discours différent en décrivant «l'influence prospective [du télégraphe] sur l'évangélisation et la rénovation morale du monde : il n'y a nul besoin de déployer des grands élans d'imagination pour supposer que ces câbles qui traversent l'océan seront rendus ultimement plus serviables aux finalités sacrées que séculières ; et que lorsque le jour millénial répandra sa gloire sur la terre, ce mystérieux agent se trouvera être l'allié de cet ange que l'on a vu voler à travers les Cieux, avec la tâche de prêcher l'Évangile éternel [*everlasting gospel*] à chaque famille, chaque nation, chaque langue, chaque peuple¹².»

10. *Scientific American*, 1858, "The Great Celebration and the Atlantic Cable", vol. 14, 1, 1 : 5.

11. Copp, Joseph A. 1858. "The Atlantic Telegraph: as Illustrating the Providence and Benevolent Designs of God". A discourse, preached in the Broadway Church. Boston, Press of T.R. Marvin: 15.

12. Sprague, William B. 1858. "A sermon addressed to the Second Presbyterian congregation", Albany, on Sunday morning, September 5, on the completion of the Atlantic Telegraph. Albany: C. Van Benthuysen: 28.

Conclusion : le transfert symbolique

« Grâce au télégraphe atlantique, le globe est maintenant rentré en union électrique », s'écriait Ezra Gannett. Quel est le sens de cette union, se demandait le pasteur unitarien, si ce n'est l'approche pratique de cette unité que les évangiles figurent dans l'allégorie du *Corpus Christi* d'une humanité « une » : « Ce sera une approche de l'union pragmatique de l'espèce humaine que rien ne nous a jamais laissés présager si ce n'est l'évangile du Christ¹³. »

La technologie n'apparaît plus comme un simple artefact : elle réalise, rend tangible, réel, palpable ce que les abstractions religieuses ne font que figurer. Il s'opère ici une transfiguration progressive des valeurs du christianisme dans la matérialité des technologies de communication dont l'évolution et le développement trouvent, avec le télégraphe, une forme d'aboutissement.

L'imaginaire technologique qui gravite autour des TIC va progressivement s'émanciper de ses racines explicitement religieuses : il n'en gardera pas moins toute la charge symbolique que les religions ont contribué à lui insuffler. Les hommes d'Église passent, d'une certaine manière, le relais aux technologues pour annoncer le futur radieux (ou bien apocalyptique) auquel les technologies vouent inéluctablement le cours de l'histoire humaine. C'est maintenant dans le registre de la prospective technologique que va pouvoir se déployer la rhétorique prophétique. Nous voyons, d'une certaine manière, émerger dans la seconde moitié du XIX^e siècle ce « prophétisme techno-communicationnel » récemment analysé par David Forest (2004a).

La technologie n'a plus besoin de pasteurs, de révérends, de spécialistes en théologie issus des Églises pour légitimer son développement : les théologiens des temps modernes sont les technologues eux-mêmes et il n'est plus besoin d'être homme d'Église pour prophétiser l'avenir que nous réserve le « progrès de la Création ». Le millénium américain a déjà commencé : l'attente eschatologique américaine qui a caractérisé l'établissement de la nouvelle nation n'est plus celle du millénium dans les limites de ses propres frontières, mais bien la fin des temps qui doit advenir dans un futur proche, lorsque « le monde sera Amérique », pour inverser la célèbre formule de John Locke, « au commencement, le monde entier était Amérique » (1992 : 180).

13. Gannett, Ezra S. 1858. "The Atlantic telegraph: a discourse delivered in the First Church, August 8th. Boston: Crosby, Nichols: 13.